

*Annexe 1 :*

## Nikolaj Marr : «Sur l'origine du langage»<sup>1</sup>

Le langage n'a pas été donné, mais a été *fait* peu à peu. Et ce, non sur des millénaires, mais au cours de dizaines, de centaines de millénaires. Le langage sonore a lui tout seul a plusieurs dizaines de milliers d'années. Il suffit de dire que l'actuelle paléontologie du langage donne la possibilité de parvenir, grâce à ses recherches, jusqu'à l'époque où une tribu ne disposait que d'un seul mot, qu'elle utilisait pour tous les sens dont avait conscience l'humanité d'alors. Or le langage sonore avait été précédé, pendant de nombreux millénaires, du langage linéaire, ou figuratif (*izobrazitel'nyj*), le langage des gestes et des mimiques. La plus ancienne langue écrite, dont l'âge se mesure d'ordinaire en quelques millénaires, n'est qu'un blanc-bec en comparaison de l'authentique antiquité des langues non écrites. Il s'est passé, avant l'apparition de l'écriture, un ensemble de transformations si radicales dans le langage humain que la science pose et enseigne jusqu'à présent qu'il existerait des langues raciales, différentes par leur origine. Cette conception fautive, fatale pour la science du langage, a été confortée par les documents écrits des langues de culture, qui ont contribué, grâce aux formes figées des langues écrites et à leur contenu d'origine de classe et de nation, à renforcer cette idée, funeste autant pour l'édification de la nouvelle société que pour la science. Tout cela a pu être mis au jour grâce aux matériaux des langues archaïques survivantes qui sont parvenues jusqu'à nous, des langues qui ont conservé la nature du langage humain tel qu'il était avant la première de ses nombreuses transformations radicales. Ces langues-vestiges sont à l'heure actuelle réparties sur le vieux continent en isolats. On en trouve une seule en Europe (le basque, sur la frontière entre l'espagnol et le français) et une autre en Asie, dans le Pamir (le *veršik*, une langue peu connue, entourée de langues et dialectes iraniens, c'est-à-dire de divers dialectes et variétés de persan). Mais elles forment un groupe important dans le Caucase : il s'agit de dizaines de langues caucasiennes autochtones, depuis l'est avec les langues du Daghestan à l'ouest avec le groupe abkhazo-tcherkesse, en passant par le sud avec le svane, le géorgien, le mégrélien (ou mingrélien) et le laze, entre Batoumi et

---

<sup>1</sup> Première parution dans *Krasnaja gazeta*, édition du soir, n° 247, 11 octobre 1925, repris dans *Izbrannye raboty*, vol. 1, Leningrad : Izdatel'stvo GAIMK, 1933, p. 217-220. Le texte russe est disponible sur la bibliothèque virtuelle du CRECLECO à l'adresse suivante : <http://www2.unil.ch/slav/ling/textes/Marr26.html>.

Trébizonde, c'est-à-dire en dehors de l'Union Soviétique. Ces rarissimes niches de peuples conservant des langues de structure préhistorique (appelées conventionnellement «langues japhétiques») sont contiguës à des régions où se trouvent des langues intermédiaires entre le type préhistoriques et le type historique. Les plus importantes de ces régions sont 1) les Balkans, où l'albanais, riche en dialectes, un type intermédiaire présentant de fortes survivances japhétiques, est étouffé par un entourage compact slave, grec et roman (actuellement l'italien); 2) la région de la Volga, où le tchouvache a maintenu presque intacte sa physionomie naturelle préhistorique japhétique dans un environnement de russe, de turc, de finnois; et enfin 3) l'Afrique, avec le berbère, une langue chamitique parmi les langues sémitiques. Or toutes ces langues, qui ont l'air d'être étrangères l'une à l'autre, langues de races différentes, ne sont rien d'autre que la transformation de ces mêmes langues japhétiques. Il fut un temps, à l'aube de l'humanité, un temps plus long que l'existence de toutes les langues historiques mentionnées et de toutes les autres, un temps où les langues, encore plus nombreuses, étaient toutes de nature japhétique, un temps où non seulement l'Eurasie prise séparément, mais encore la totalité de l'Afro-urasie était peuplée de Japhétides. Notons au passage que la culture écrite méditerranéenne pré-indo-européenne, qui, naturellement, précédait la culture grecque, de même que la culture d'Asie mineure : la culture hittite et, plus anciennement, mésopotamienne, plus précisément sumérienne et élamite, sont transcrites dans ces mêmes langues japhétiques. L'approche théorique correcte de ces langues est à l'heure actuelle exclusivement le fait de scientifiques russes et soviétiques.

Le langage a été construit au cours d'innombrables millénaires par l'instinct de masse de la société, qui s'est formé sur la base des besoins économiques et de l'organisation de l'économie. Dans la langue, ce sont moins les données physiologiques qui sont importantes en tant que facteurs, que la vision sociale du monde et les idées organisatrices. Les tribus se sont formées non point en fonction de données physiques, mais de besoins économiques, apparus au fur et à mesure de l'évolution de la vie économique. Des formations simples, des représentants virginalement intacts d'une quelconque langue raciale pure, non seulement nous n'en rencontrons dans aucune tribu, même japhétique, mais encore il n'y en a jamais eu. Dans l'apparition même des langues et, naturellement, dans leur évolution créatrice ultérieure, un rôle fondamental revient au croisement. Plus il y a de croisement, plus élevées sont la nature et la forme de la langue qui en résulte. La langue idéale de l'humanité future, c'est le croisement de toutes les langues, si, à cette époque, le langage sonore n'a pas encore été remplacé par un autre moyen technique, permettant de rendre les pensées humaines de façon plus exacte. Pour l'instant, la tâche de la linguistique moderne est d'étudier la technique de la création langagière pour faciliter et accélérer le processus d'unification des langues qui est en train de se dérouler, et qui, en dépit de tous les zigzags, marche

de façon assurée au même pas que celui de l'unification de l'économie mondiale.

L'idée de longévité d'une quelconque langue, quel que soit son degré de perfection, est aussi irréaliste que la théorie de la linguistique européenne actuelle sur l'origine des langues indo-européennes à partir d'une seule et même proto-langue indo-européenne. C'est une fable, peut-être intéressante pour les enfants, mais qui est totalement inappropriée pour des recherches scientifiques sérieuses. Tout au contraire, chaque langue, y compris le russe, doit être étudiée dans sa coupe paléontologique, c'est-à-dire dans la perspective des couches (*sloi*) qui s'y sont déposées l'une à la suite de l'autre, indépendamment des couches intermédiaires (*proslojki*), qui sont le résultat d'échanges économiques plus étroits à des époques historiques plus tardives et de communication avec des langues nouvelles comme le russe, qui sont également des transformations de langues japhétiques, ces langues transformées, si l'on les prend en compte totalement, s'étant formées de façon aussi indépendante dans leurs particularités que le russe, et toutes ces langues dans leurs relations réciproques laissent voir des survivances de liens réguliers qui caractérisent les langues des formations précédentes, dont elles sont issues, comme le papillon sorti du cocon.

En ce sens, pour étudier le russe depuis son origine, plutôt que le sanskrit, le grec ou les langues romano-germaniques, il est important de connaître les langues préslaves et préturkes, le bulgare, le khazar, le sarmate, le scythe, le cimérien, le sumérien, qui sont, concrètement, les mieux représentées, comme on le découvre maintenant, en plus du tchouvache de la Volga ou, ce qui est la même chose, du sumérien, dans la langue vivante des peuples japhétiques survivant aussi bien dans le Caucase, que dans les Pyrénées et autres régions semblables. La question de la langue russe est en même temps inséparable de celle des antiquités du territoire occupé par les Russes, conservées habituellement dans le sous-sol (archéologie), ou celle du mode de vie de ces mêmes formations tribales qu'on peut rapprocher par la langue (ethnographie). L'histoire de la culture matérielle dans son ensemble, en tant que produit de la création sociale, est indissolublement liée à l'histoire du langage humain; ce lien est particulièrement fort pour les époques préhistoriques. Le lien qu'on peut établir entre la culture matérielle de la région de la Kama-Volga et celle du Caucase répond de façon concrète à leur lien linguistique, un lien souvent si fort qu'on a l'impression qu'il s'agit de deux maillons d'une même chaîne qui s'est brisée. Si l'on ne tient pas compte de ces liens linguistiques réguliers, aucun travail de recherche sur la question de l'origine n'est possible, que ce soit à propos de la culture matérielle ou de l'histoire de l'apparition des langues, appréhendées ici par l'histoire récente non seulement des Russes mais aussi des Finnois.

Mais voilà où commence une situation critique pour la linguistique japhétique. Lorsqu'il s'agit de se mettre à un tel travail, on ne trouve pas de spécialistes des langues autant qu'il est nécessaire, non seulement dans les

intérêts abstraits de la nouvelle théorie, mais encore dans ceux de la vie pratique de notre société elle-même, avec son émancipation de toutes les langues à l'intérieur de l'Union Soviétique, et son orientation libératrice à une échelle mondiale. L'école indo-européaniste dominante ne reconnaît, et ne peut reconnaître, la théorie japhétique, puisque cette dernière non seulement renverse ses positions fondamentales, telles que la fable de la langue ancestrale, mais encore sape sa méthode même de travail, exclusivement centrée sur la comparaison formelle. L'aspect fondamental de l'histoire des langues, étudié et élaboré par la linguistique japhétique, à savoir l'apparition et l'évolution à l'époque préhistorique, époque de la pensée prélogique, des significations des mots organiquement liées à la société et à la création dans la culture matérielle de ces époques (paléontologie du langage et sémantique génétique), cet aspect est inaccessible à la linguistique indo-européaniste, du fait que les matériaux nécessaires sont absents de son champ de vision. Il ne peut être question de faire un compromis sur les questions fondamentales entre la nouvelle théorie et l'ancienne, si l'indo-européiste n'abandonne pas ses positions de principe. Je considère que la tentative de certains de mes peu nombreux disciples et surtout continuateurs, de jeter un pont entre les deux est plus néfaste que le désir de l'immense majorité des linguistes indo-européanistes d'ignorer radicalement la linguistique japhétique. Et néanmoins, il nous faut des spécialistes, or, à l'heure actuelle, nous ne trouverons pas de meilleurs spécialistes, du point de vue technique, que parmi les cadres indo-européanistes, si l'on réussit à les attirer par des thèmes de recherche correspondant à leurs centres d'intérêt. On ne peut pas voler ces thèmes à la linguistique japhétique. Certains sont des thèmes généraux, ethnologiques, par exemple la question de l'origine du langage ou des antiquités préhistoriques, d'autres sont historico-culturels, et concernent les inscriptions cunéiformes dans des langues japhétiques ou l'origine des sujets et des héros des œuvres des littératures nationales d'origine populaire, d'autres encore touchent à l'origine de tel ou tel peuple historique, d'autres enfin sont des thèmes sociaux d'actualité, de toute première importance scientifique, par exemple celui des langues sans écriture ou des langues de littérisation récente, qui représentent l'intérêt national vivant de l'époque moderne où nous vivons. Tous ces thèmes attirent à nous des ethnologues, des archéologues, des historiens, et même des historiens de la littérature, représentant une république nationale, et le travail va de l'avant.

Mais le travail pourrait aller beaucoup plus vite et de façon plus féconde si l'on arrivait à recruter des collaborateurs linguistes parmi les indo-européistes spécialistes des langues les plus diverses, de l'est comme de l'ouest, indépendamment de leur attitude envers la théorie japhétique. Or, c'est justement dans le fait de faire entrer dans un même objectif de recherche des langues qui ont la réputation d'être totalement étrangères les unes aux autres qu'est le mérite principal de la nouvelle théorie. L'étude approfondie et exhaustive d'une partie du discours aussi importante que les nu-

méraux, qui a aboutit à mettre au jour leur technique interne, est grosse de conséquences et d'importance pratique. La question de la langue unique, certes, se dirige inmanquablement vers une solution positive, mais cela, naturellement, est l'affaire d'un avenir encore éloigné. Mais l'établissement d'une terminologie unique pour les numéraux, commune pour tout le monde civilisé, peut être accomplie au même titre que l'ont été d'autres réalisations culturelles de l'humanité, telles que le système métrique, le calendrier commun, etc. De plus, qu'il s'agisse de théorie ou de pratique, le fond du problème est toujours dans les chiffres, qui sont inséparables de la technique. Et là, même l'idéaliste le plus fieffé ne peut diverger du matérialiste.

*(traduit du russe par Patrick Sériot)*